

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 3

Artikel: Notre agriculture au XVIIIe siècle
Autor: Perrochon, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Notre agriculture au XVIII^e siècle

par Henri Perrochon

Il y a quelques mois, M. Georges-André Chevallaz a publié, sur divers aspects de l'agriculture vaudoise à la fin de l'ancien régime, une thèse qui fut fort remarquée. Le sujet est d'ailleurs particulièrement intéressant, car de tout temps l'agriculture tint dans notre pays une place de premier plan.

Elle avait encore bien des progrès à accomplir, notre agriculture vaudoise au XVIII^{me}. Sans doute la culture du tabac et celle de la pomme de terre avaient été introduites. Mais on était demeuré fidèle à des méthodes contestables. On pratiquait encore le système des cultures alternées. Le sol était divisé en trois parties à peu près égales. Dans la première, on sème le froment, dans la seconde de l'orge, du seigle, des pois, des fèves, des lentilles, la troisième est laissée en jachère, et l'on y fait paître le bétail : elle est réservée au parcours. Vers la fin du siècle, des propriétaires demandaient de pouvoir entourer leurs champs d'une clôture pour les soustraire à ce libre parcours ; mieux cultivés, ces champs rapportaient davantage, mais toutes les communes n'autorisaient pas cette réforme. Et puis, il y

avait les fonds indivis — forêts et pâturages — appelés communs. Mal tenus, recouverts de buissons, d'arbres rabougris, de pierres et de mauvaises herbes, ces communs étaient des déserts. Grâce à l'impulsion notamment des sociétés économiques qui, sous l'égide de celles de Berne, se multiplièrent chez nous au XVIII^{me}, certaines communes se décidèrent à partager ces communs et s'en trouvèrent à merveille. Enfin, l'agriculteur vaudois devenait moins routinier, même si l'almanach restait son guide, et si l'on croyait aux prédictions du *Messenger boiteux*.

* * *

Une histoire de notre agriculture à la fin du XVIII^{me} serait des plus intéressantes. Mais le sujet serait si vaste qu'il faudrait de longues années de recherches

pour l'épuiser. M. Chevallaz a dû se borner à évaluer les charges grevant la terre, à définir la condition du paysan vaudois, à établir en quelle mesure la révolution politique avait transformé les conditions rurales. Mais sur quantité de points son travail nous apporte des renseignements précieux et nous révèle des aspects mal connus jusqu'ici.

C'est ainsi que nous voyons que si les villes ont depuis considérablement augmenté, les villages des Alpes et du Jura avaient plus d'habitants en 1798 que de nos jours. Nos campagnes ne connaissaient pas de grands domaines ; la plupart des chefs de famille étaient propriétaires de terres qu'ils cultivaient. Il y avait un domaine en moyenne pour cinq à six habitants. Le fermage qui affecte aujourd'hui un tiers des domaines vaudois était alors beaucoup moins répandu.

* * *

Et il est d'autres différences. Au XVIII^{me} le nombre des vaches était supérieur dans les contrées montagneuses à ce qu'il est actuellement, mais c'était le contraire dans la plaine, ce qui explique que de 55 000 bovins en 1795 nous soyons parvenus à 140 000 en 1938.

* * *

Et dans les cultures ? La vigne était beaucoup plus cultivée. Partout il y avait des vignobles, et maints coteaux aujourd'hui en prés ou en champs en ont conservé le souvenir, comme le prouvent des lieux-dits. Grandcour n'a-t-il pas son *Sur la vigne* ? Et il fut un temps où les ceps montaient à l'assaut des Invuardes. Avec le froment, le vin était le principal objet des exportations. Par route, par lac, par le canal d'Entreroches, il s'en faisait un large trafic. Les districts de Vevey, Orbe et Avenches ont perdu les deux tiers de leurs vignes, Lausanne a submergé de ses quartiers nouveaux les 5/6 de son vignoble. Les districts de Grandson et d'Yverdon

enregistrent une diminution de moitié. Seuls Lavaux et Aigle ont à peu près maintenu. Mais il est certain que la qualité l'a emporté sur la quantité.

A côté des fourrages, des légumineuses, des pommes de terre et du chanvre, le blé recouvrait plus d'hectares que de nos jours, mais le rendement était inférieur. Berne, d'ailleurs, attachait grande importance à cette culture, la peur de la disette et le souci du ravitaillement de la population l'engageaient à faire des provisions en des greniers, et notre Abbatale dut sans doute à ce souci de ne point tomber en ruines ou de ne pas être démolie.

* * *

Qu'était la situation du paysan vaudois ? On a écrit à ce propos bien des pages plus ou moins pittoresques, sinon exactes. On l'a représenté courbé sous les taxes injustes, dépouillé de ses récoltes par des percepteurs sans pitié. Il y avait évidemment à l'occasion des abus. Il y avait certains impôts qui avaient perdu leur raison d'être. Ainsi la gerbe des moissons. Avant la Réforme, le clergé pratiquait la bénédiction des récoltes ; et au prêtre qui bénissait les champs de blé, on donnait une gerbe. Les Bernois avaient supprimé la cérémonie, mais maintenu la redevance ! On se plaignait des droits de mutation, des contributions pour l'entretien des routes... A dire vrai, le total des impôts et des charges n'était pas plus élevé que de nos jours : n'avons-nous pas atteint un plafond ?

Propriétaire d'un sol fertile, le paysan vaudois n'avait rien du serf misérable que La Bruyère apercevait dans les plaines de France. Et cela explique son attitude devant la révolution. Ne pouvant prévoir que le nouveau régime marquerait un progrès pour l'agriculture, estimant que les bénéficiaires seraient avant tout les bourgeois des villes, dont les intérêts n'étaient point identiques aux siens, le paysan eut une attitude réaliste. En général, il n'était

point opposé au départ des Bernois. L'effervescence des années 1790 et 1791, les pétitions pour l'allégement des taxes féodales, les refus d'acquitter des corvées usuelles, témoignent d'un désir de changement. Mais le ton violent de la révolution française, le massacre du 10 août, une méfiance tenace pour les gens de la ville, certaines concessions habiles, expliquent la réserve de bien des campagnards. Henri Monod ne déclare-t-il pas, en 1792, que des citadins amis des lumières furent molestés dans des villages et que la cocarde française y était mal vue ? Nos campagnes acceptaient la révolution sous bénéfice d'inventaire. Les principes les laissaient indifférentes. Elles jugeront le régime nouveau à la manière dont il les déchargera du fardeau féodal, et l'intensité de leurs convictions républicaines sera en raison directe du poids des redevances. Et voilà pourquoi les montagnards du Pays d'Enhaut, des Ormonts et de Sainte-Croix, fort peu grevés de dîmes et de cens, manifes-

teront un enthousiasme modéré pour les théories nouvelles et verront partir les baillis avec regret.

* * *

Il est indéniable que le XIX^{me} apporta à notre agriculture une ère de prospérité : augmentation de la production, application de méthodes scientifiques, amélioration des races de bétail, emploi des machines, des engrais. Et cela jusqu'au jour où le prix des terres ayant augmenté, leur rentabilité diminua, où les blés des pays neufs firent concurrence aux produits indigènes, où le pétrole ruina la culture du colza, où le coton arrêta celle du chanvre et du lin... Il fallut faire face à de nouvelles difficultés. Aucun progrès n'est indéfini, aucune conquête n'est définitive. La vieille légende du roi Sisyphe condamné à rouler son rocher au sommet d'une montagne d'où il retombe, et tout est à recommencer... est l'illustration de l'effort humain et de ses inéluctables exigences.

Les échos du mois

Pédagogie ... moderne !

L'article de notre fidèle correspondant et ami Jean du Cep, portant comme titre Pédagogie moderne (Le Train de midi dix), a fait l'objet d'un long commentaire signé Samuel Chevalier dans la Nouvelle Revue. L'histoire est rigoureusement authentique. Si les « cris » poussés par Jacques Prévert, dans le plein désarroi de notre si troublante époque, offrent à la méditation de l'âge mûr un indéniable intérêt, car trop de parents modernes se dérobent aux responsabilités que représente l'éducation familiale de l'enfant, il n'en reste pas moins dangereux de mettre un tel poète à la portée d'élèves de quinze ans soumis à la toujours délicate crise de l'adolescence...

Plusieurs lecteurs se sont émus à juste titre d'une telle désinvolture de la part d'un professeur.

Mais ne nous frappons pas trop ! Comme le soulignait un speaker de la radio française tout récemment, Jacques Prévert n'est peut-être pas dans la poésie française ce « joyau aux mille facettes » que d'aucuns veulent voir, mais un « Joyeux... aux milles farcettes »... tout simplement !

R. Ms.